

Une lecture anachronique du *Lys dans la vallée* et de *L'Éducation sentimentale* — sur la mise en récit de la loi de l'hospitalité

Le Lys dans la Vallée et de *L'Éducation sentimentale* ont en commun la situation diégétique où un jeune homme fait l'apprentissage de la vie et de l'amour auprès d'une femme mariée qui reste fidèle à son mari et ses enfants. La question de l'influence que *Le Lys dans la vallée* a exercée sur *L'Éducation sentimentale* a fait couler beaucoup d'encre. Il me paraît possible et même nécessaire aujourd'hui d'inverser la question qui deviendra alors : n'est-il pas concevable que *L'Éducation sentimentale* nous aide à relire *Le lys dans la vallée* autrement, ceci pour y reconnaître un des aspects jusque-là méconnus et pourtant importants dans le roman de Flaubert ? Certains aspects de l'œuvre littéraire peuvent ne devenir visibles que bien après leur apparition et que réitérés par quelque œuvre qui les met en lumière rétrospectivement. On montrera dans ce qui suit comment la lecture anachronique permet de saisir les deux romans dans leur complexité qui leur assure une fécondité littéraire.

1. La mise en récit de la loi de l'hospitalité

Dans l'un comme dans l'autre roman, un jeune homme rend visite à la femme dont il était tombé amoureux au premier regard. Ce qui m'intéresse tout particulièrement dans les deux romans, c'est qu'à partir d'un certain moment un jeune protagoniste est accueilli avec amabilité par un couple plus âgé que lui. Sinon, sans doute, aucune histoire d'amour n'aurait évolué. Mais on ne reçoit pas n'importe qui sans condition. L'accueil instaure une situation comparable à celle du don échange. Il est fort intéressant de rappeler l'analyse étymologique du terme hospitalité par Emile Benveniste :

L'hospitalité s'éclaire par référence au *potlatch* dont elle est une forme atténuée. Elle est fondée sur l'idée qu'un homme est lié à un autre (hostis a toujours une valeur réciproque) par l'obligation de compenser une certaine prestation dont il a été bénéficiaire¹.

Le présent article a pour objectif de montrer que dans les deux romans c'est précisément la loi de l'hospitalité qui en arrive à se mettre en place clandestinement dans la trame du récit. Ne pas tenir compte de cette loi reviendrait à méconnaître la complexité qui assure au texte une fécondité littéraire et à tomber immanquablement dans une simplification excessive. S'agissant d'une lecture anachronique, je commencerai par une lecture de *L'Éducation sentimentale*.

¹ E.Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Minuit, 1969, p.94.

2. L'histoire d'amour et l'histoire d'argent dans *L'Éducation sentimentale*

Par le coup de théâtre de l'héritage de son oncle, Frédéric Moreau devient riche et revient à Paris au début de la deuxième partie du roman. Il ne tardera pas à retrouver Madame Arnoux, dont l'accueil assez froid le déçoit. Au chapitre 2 il se rend encore une fois chez elle.

Comment se faire valoir ? par quels moyens ? Et, ayant bien cherché, Frédéric ne trouva rien de mieux que l'argent. Il se mit à parier du temps, lequel était moins froid qu'au Havre.

— « Vous y avez été ? »

— « Oui, pour une affaire... de famille... un héritage. »

— « Ah ! j'en suis bien contente », reprit-elle avec un air de plaisir tellement vrai, qu'il en fut touché comme d'un grand service.

Puis elle lui demanda ce qu'il voulait faire, un homme devant s'employer à quelque chose. Il se rappela son mensonge et dit qu'il espérait parvenir au conseil d'Etat, grâce à M. Dambreuse, le député.

(...)

Ensuite, elle lui fit deux ou trois questions discrètes sur sa famille et sa province. C'était bien aimable, d'être resté là-bas si longtemps, sans les oublier.

— « Mais..., le pouvais-je ? » reprit-il. « En doutiez-vous ? »

M^{me} Arnoux se leva.

— « Je crois que vous nous portez une bonne et solide affection. — Adieu... au revoir ! »

Et elle tendit sa main d'une manière franche et virile. N'était-ce pas un engagement, une promesse ? Frédéric se sentait tout joyeux de vivre

(II^{ème} partie, chapitre.2, p.192)¹

Cette fois il se trouve mis en confiance par son accueil cordial et sent renaître son amour pour elle.

A y regarder d'un peu plus près, on s'aperçoit que l'attitude de Madame Arnoux qui restait jusque-là taciturne, change tout à coup avec la réplique de Frédéric (« Ah ! j'en suis bien contente », reprit-elle avec un air de plaisir tellement vrai, qu'il en fut touché comme d'un grand service.). L'intérêt que Madame Arnoux manifeste pour la première fois pour le jeune provincial naît directement de l'annonce de l'héritage qu'il vient de faire. Dans la deuxième version du brouillon (N.a.fr.17602, f°160v°), elle se montre fort curieuse de connaître l'importance de l'héritage dont Frédéric a bénéficié, sous peine de paraître indiscrete en lui posant la question :

— Un héritage <... de famille— considérable ? — Mais <oui... > assez. — Ah! tant mieux ! J'en suis bien contente.² (deuxième état du brouillon, N.a.fr.17602, f°160v°)

¹ Pour la citation, on a indiqué la partie, le chapitre et la pagination qui renvoie à l'édition de Claudine Gothot-Mersch, Garnier Flammarion, 1985.

² Le code de transcription est le suivant : l'ajout interlinéaire ou marginal est indiqué par <...>, les mots raturés sont reproduits tels quels dans la transcription ; les abréviations sont développées.

Cette question disparaît dans le dernier état du brouillon. De même, la même version fait apparaître l'expression « Ah! tant mieux ! » que la version ultérieure fait disparaître définitivement. Ainsi, le projet initial qui associait l'annonce de l'héritage au vif intérêt manifesté par Madame Arnoux évolue-t-il dans le sens d'une secrète dissimulation. Frédéric est encouragé par cet accueil cordial qu'il considère comme la promesse d'un avenir heureux ; mais la proximité qui vient de naître entre eux est pour Madame Arnoux une promesse de nature radicalement différente. Aux yeux du couple Arnoux, Frédéric apparaît comme un jeune homme devenu riche qui prétend entrer au Conseil d'Etat grâce au banquier Dambreuse. En effet au chapitre 3 il prêtera quinze mille francs à Arnoux qui s'explique ainsi : «— Ce n'est pas pour moi, mon Dieu ! mais pour mes enfants, pour ma pauvre femme ! » (II^{ème} partie, chapitre.3 p.242).

Dans la suite du récit elle ne tardera pas à venir prier Frédéric d'intervenir auprès du banquier Dambreuse :

— « Mon mari », reprit-elle avec effort, m'a engagée à venir chez vous, n'osant faire cette démarche lui-même. »

— « Et pourquoi ? »

— « Vous connaissez M. Dambreuse, n'est-ce pas ? »

— « Oui, un peu ! »

— « Ah ! un peu »

Elle se taisait.

— « N'importe ! achevez. »

Alors, elle conta que l'avant-veille, Arnoux n'avait pu payer quatre billets de mille francs souscrits à l'ordre du banquier, et sur lesquels il lui avait fait mettre sa signature. Elle se repentait d'avoir compromis la fortune de ses enfants. Mais tout valait mieux que le déshonneur ; et, si M. Dambreuse arrêtait les poursuites, on le payerait bientôt, certainement. (II^{ème} partie, chapitre.3, p.246)

Frédéric promet à Madame Arnoux de 'interposer auprès du banquier Dambreuse. Après sa démarche auprès du banquier, Frédéric est en droit de s'attendre aux remerciements du couple Arnoux. Mais il ne reçoit ni visite ni lettre. Le soupçon ne manque pas de s'éveiller silencieusement.

Sa démarche, cependant, méritait mieux. Il s'attendait à une visite, à une lettre tout au moins. Il ne reçut pas de visite. Aucune lettre n'arriva. Y avait-il oublié de leur part ou intention ? Puisque Mme Arnoux était venue une fois, qui l'empêchait de revenir ? L'espèce de sous-entendu, d'aveu qu'elle avait fait, n'était donc qu'une manœuvre exécutée par intérêt ? « Se sont-ils joués de moi ? est-elle complice ? » Une sorte de pudeur malgré son envie, l'empêchait de retourner chez eux.

(II^{ème} partie, chapitre.3, p.252)

L'énigme du silence du couple Arnoux semble avoir échappé jusqu'à ce jour aux critiques les plus avertis. La force subversive du doute réside dans le fait qu'une telle question s'impose au lecteur autant qu'à Frédéric. Ce doute secoue la quiétude avec laquelle on accepte de lire le texte.

Mais la question d'argent, longtemps refoulée, ne surgit qu'à l'avant-dernier chapitre du roman.

Vers la fin de mars 1867, à la nuit tombante, comme il était seul dans son cabinet, une femme entra.

— Madame Arnoux !

— Frédéric !

(...)

Quand elle eut déposé au bord de la cheminée un petit portefeuille de velours grenat, elle s'assit.

(...)

— Excusez-moi de n'être pas venue plus tôt.

Et désignant le petit portefeuille grenat couvert de palmes d'or :

— Je l'ai brodé à votre intention, tout exprès. Il contient cette somme, dont les terrains de Belleville devaient répondre.

Frédéric la remercia du cadeau, tout en la blâmant de s'être dérangée.

— Non ! Ce n'est pas pour cela que je suis venue ! Je tenais à cette visite, puis je m'en retournerai... là-bas. (III^{ème} partie, chapitre.6, p.501)

«Excusez-moi de n'être pas venue plus tôt» : c'est ainsi qu'après seize ans d'absence, Madame Arnoux justifie la visite imprévue dont elle paraît s'efforcer d'ailleurs de masquer le motif secret et Frédéric interprète ces excuses comme un aveu d'amour. Bornons-nous aux quelques versions du brouillon de cette parole de Mme Arnoux.

Version (A) premier état du brouillon, N.a.fr.17610, f°65r°

~~Enfin~~ Elle est venue p.payer sa dette – (<les> 15 mille fr ~~que~~ <prêtés> ~~dans la 2e partie~~)

Version (B) deuxième état du brouillon, N.a.fr.17610, f°69r°

~~Elle est~~ Je suis venue à payer <Paris> reprit-elle p.~~lui~~ <vous> rendre (...) <les> 15 mille francs

Version (C) troisième état du brouillon, N.a.fr.17610, f°66v°

<elle reprit >“Je suis venue <reprit-elle> ~~pr m'acquitter~~ <vous remercier> d'un ancien service

Version (D) quatrième état du brouillon, N.a.fr.17610, f°67v°

~~Je suis venu~~(sic) vous remercier d' <reconnaître> <excusez-nous> un ancien service

Version (E) quatrième état du brouillon, N.a.fr.17610, f°54v°

Excusez-moi de n'avoir pas reconnu plus tôt un ancien service <de n'être pas venue plus tôt plus tôt>

Dans les versions A et B, le motif intéressé de cette visite est explicite : rendre 15 mille francs. C'est dans la version C que naît l'idée de rendre euphémique la formule initiale : « Je suis venue ~~reprendre~~ ~~pr-m'~~acquitter <vous remercier> d'un ancien service. » Et la formule toute faite du remerciement sera encore remplacée dans la version D par celle des excuses qui dissimule le motif initialement formulé : « excusez-nous ». La version E aboutit à cette formulation définitive : « excusez-moi de n'être pas venue plus tôt. ». L'élimination de « nous » en faveur de « moi » permet de donner une apparence plus intime à cet entretien tout en dissimulant la présence d'Arnoux¹.

Le texte secrète inmanquablement deux illusions : l'interprétation sentimentale dont Frédéric reste prisonnier jusqu'à la fin et l'interprétation économique qui croit dissiper l'illusion sentimentale en y décelant l'histoire de l'exploitation d'un jeune homme riche par le couple Arnoux. Mais l'interprétation économique ne peut rendre compte suffisamment du fait même du remboursement des dettes, car ce fait n'exclut pas forcément chez l'héroïne le désir des retrouvailles. En effet rien n'interdit d'imaginer qu'aux côtés de son mari gravement malade qui sera mort selon toute probabilité l'année suivante, elle commence à penser à son avenir et à chercher quelqu'un avec qui elle pourrait vivre ensemble². On a là un fil assez solide qui permet de tenir ensemble le désir des retrouvailles, le remboursement des dettes et le veuvage de Madame Arnoux. Voilà donc une troisième interprétation susceptible de rendre compte, de la meilleure façon, de la cohérence et de la complexité du texte.

A la lumière de la genèse, le récit d'amour est travaillé du dedans par la présence secrète du problème d'argent qui le rend complexe en introduisant une nuance de sens. Cette interprétation de *L'Éducation sentimentale* nous invite à relire *Le lys dans la vallée* avec un autre regard que celui qui en a dirigé jusqu'à présent la lecture.

2. L'ombre d'un doute : une relecture de *Le lys dans la vallée*

Félix rencontre au bal Madame Mortsauf, qui l'appelle « petit bonhomme » qui ne connaît pas la bienséance.

¹ Pour plus de détails, voir Kazuhiro Matsuzawa, *Introduction à l'étude critique et génétique des manuscrits de "L'éducation sentimentale" de Gustave Flaubert – l'amour, l'argent, la parole*, Librairie-Editions France Tosho, Tokyo, Diffusion Nizet, 1992. Voir aussi Kazuhiro Matsuzawa, « Le jeu intertextuel et le problème de l'interprétation dans L'Éducation sentimentale de Gustave Flaubert » in K.Yoshikawa et N.Taguchi, *Comment naît une œuvre littéraire ? Brouillons, contextes culturels, évolutions thématiques*, Honoré Champion, 2011, pp.161-173.

² Au dernier chapitre Frédéric apprend à Deslauriers que Madame Arnoux « doit être à Rome avec son fils » et que son mari est « mort l'année dernière » (III^{ème} partie, chapitre 6, p.506). Pour le veuvage de Madame Arnoux, voir mon article : Kazuhiro Matsuzawa, « Pourquoi et comment interpréter l'œuvre littéraire ? : l'exemple de l'avant-dernier chapitre de *L'Éducation sentimentale* », *Fabula*, La recherche en littérature (colloques) le 28 novembre 2011.

Je regardai ma voisine, et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête ; elle devint toute ma fête (...). Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler (...). Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère, et je baisai toutes ces épaules en roulant ma tête. Cette femme poussa un cri perçant, que la musique empêcha d'entendre, elle se retourna, me vit et me dit : « Monsieur ? » Ah ! si elle avait dit : « — Mon petit bonhomme qu'est-ce qui vous prend donc ? »¹

Lors de la première visite de Félix à Clochegourde Madame Mortsau le reçoit d'une façon assez froide dans un premier temps.

— Entrez donc, messieurs ! dit alors une voix d'or.

Quoique madame de Mortsau n'eût prononcé qu'un mot au bal, je reconnus sa voix qui pénétra mon âme et la remplit comme un rayon de soleil remplit et dore le cachot d'un prisonnier. (...) elle apparut sur le seuil de la porte, nos yeux se rencontrèrent. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit le plus fortement. Assez interdite pour ne rien dire, elle revint s'asseoir à sa place devant un métier à tapisserie, après que le domestique eut approché deux fauteuils ; elle acheva de tirer son aiguille afin de donner un prétexte à son silence, compta quelques points et releva sa tête, à la fois douce et altière, vers monsieur de Chessel en lui demandant à quelle heureuse circonstance elle devait sa visite. Quoique curieuse de savoir la vérité sur mon apparition, elle ne nous regarda ni l'un ni l'autre ; ses yeux furent constamment attachés sur la rivière, mais à la manière dont elle écoulait, vous eussiez dit que, semblable aux aveugles, elle savait reconnaître les agitations de l'âme dans les imperceptibles accents de la parole. (...) mais un hasard heureux semble si fort cherché que madame de Mortsau garda quelque défiance, elle tourna sur moi des yeux froids et sévères qui me firent baisser les paupières d'humiliation autant par je ne sais quel sentiment d'humiliation que pour cacher des larmes que je retins entre mes cils. (992-993)

Le texte ne parvient pas à formuler explicitement ce que Madame Mortsau pense de ce jeune visiteur, en raison de la focalisation interne déterminée par la structure globale du roman épistolaire. Mais les propos et le geste de la châtelaine sont le plus souvent interprétés par Félix exclusivement comme autant de signes de l'embarras et de l'émotion qu'elle éprouve. Madame Mortsau occupe ici la place de l'hôtesse et assigne à ce jeune homme la place d'un visiteur inattendu. La différence qu'il y a entre visiteur

¹ Édition de référence : Balzac, *La Comédie humaine*, nouvelle édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol., t.IX, p.984. Les renvois de pagination se feront dans le corps du texte entre parenthèses. C'est nous qui soulignons.

étranger et invité justifie l'indifférence que la châtelaine laisse transparaître par ses propos et ses gestes :

— Tout ce que je souhaite, lui dis-je en levant les yeux sur les siens que je rencontrais pour la seconde fois, mais pendant un moment aussi rapide qu'un éclair, c'est de n'être pas renvoyé d'ici ; je suis tellement engourdi par la fatigue, que je ne pourrais marcher.

— Pourquoi suspectez-vous l'hospitalité de notre beau pays ? me dit-elle. Vous nous accorderez sans doute le plaisir de dîner à Clochegourde ? ajouta-t-elle en se tournant vers son voisin.

Je jetai sur mon protecteur un regard où éclatèrent tant de prières qu'il se mit en mesure d'accepter cette proposition, dont la formule voulait un refus. Si l'habitude du monde permettait à monsieur de Chessel de distinguer ces nuances, un jeune homme sans expérience croit si fermement à l'union de la parole et de la pensée chez une belle femme, que je fus bien étonné quand, en revenant le soir, mon hôte me dit : — Je suis resté, parce que vous en mouriez d'envie ; mais si vous ne raccommodez pas les choses, je suis brouillé peut-être avec mes voisins. (993-994)

« — Pourquoi suspectez-vous l'hospitalité de notre beau pays ? ». La duplicité implicite du langage de Madame Mortsaufruff suffirait à montrer ce que représente Félix pour elle. Recevoir, ce n'est pas accueillir sans condition. Toute hospitalité ne peut pas ne pas entrer dans certaines conditions et certains intérêts.

Madame de Mortsaufruff entama sur le pays, sur les récoltes, sur les vignes, une conversation à laquelle j'étais étranger. Chez une maîtresse de maison, cette façon d'agir atteste un manque d'éducation ou son mépris pour celui qu'elle met ainsi comme à la porte du discours ; mais ce fut embarrassé chez la comtesse. Si d'abord je crus qu'elle affectait de me traiter en enfant, si j'enviai le privilège des hommes de trente ans qui permettait à monsieur de Chessel d'entretenir sa voisine de sujets graves auxquels je ne comprenais rien, si je me dépitai en me disant que tout était pour lui ; à quelques mois de là, je sus combien est significatif le silence d'une femme, et combien de pensées couvre une diffuse conversation. (...) L'inattention de la comtesse me permit de l'examiner. Mon regard se régala en glissant sur la belle parleuse (...). (994-995)

Ce passage semble montrer que Madame Mortsaufruff traite toujours Félix en adolescent étranger à qui elle avouera plus tard avoir donné treize ans (« en vous voyant, je vous avais donné treize ans » (1067)). Mais Félix croit pouvoir y déchiffrer les signes avec certitude. Ainsi « à quelques mois de là, je sus combien est significatif le silence d'une femme, et combien de pensées couvre une diffuse conversation ». Pourquoi ? Les interprétations dont il émaille son récit lui ont été soufflées par la lettre posthume de Madame Mortsaufruff qu'il citera à l'appui. Dans sa dernière lettre, Madame Mortsaufruff confesse que la passion était d'emblée de jeu partagée dès le premier jour au bal :

Vous souvenez-vous encore aujourd'hui de vos baisers ? ils ont dominé ma vie, ils ont sillonné mon âme ; l'ardeur de votre sang a réveillé l'ardeur du mien ; votre jeunesse a pénétré ma jeunesse, vos désirs sont entrés dans mon cœur. Quand je me suis levée si fière, j'éprouvais une sensation pour laquelle je ne sais de mot dans aucun langage (...). (1215)

La lacune concernant le sentiment de Madame Mortsauf paraît comblée après-coup par la lettre posthume que Félix en tant que narrateur a déjà lu au moment de la narration. Mais faut-il prendre au mot tout ce qu'elle confesse dans sa lettre ? Le conflit du corps et de l'âme, de la sensualité et du mysticisme tel qu'il est raconté dans la lettre rend-t-il compte fidèlement de la pensée de Madame Mortsauf lors des premiers séjours de Félix à Clochegourde ? Ne dissimule-t-il pas plutôt quelque chose d'autre ?

A la lumière de *L'Éducation sentimentale*, nous pouvons du moins risquer une hypothèse à partir d'un certain écart qui semble exister entre l'attitude de Madame Mortsauf et l'interprétation que Félix en donne.

A la différence de Frédéric Moreau qui a recourt au mensonge pour se faire valoir, Félix reste complètement négligé au cours de la conversation entre Madame Mortsauf et Monsieur de Chessel. Mais, dès le retour du comte Mortsauf, la situation change subitement : dès qu'il a appris le nom de la famille de Félix, le comte, qui restait jusque-là « froid et sourcilleux », devient « poliment empressé » : « Mon nom changea les dispositions du comte à mon égard. De froid et sourcilleux il devint, sinon affectueux, du moins poliment empressé, me donna des marques de considération et parut heureux de me recevoir » (1001). C'est le moment où le visiteur inattendu se métamorphose en invité de marque par le nom de sa famille, son titre de noblesse, et sa fortune. Dans la suite du texte, le comte s'intéresse exclusivement à Félix sans s'occuper de monsieur de Chessel et la comtesse ne tardera pas à suivre le même changement :

Lorsque le sujet de la conversation fut épuisé, le comte me mit encore en scène au détriment de monsieur de Chessel, en apprenant à sa femme plusieurs circonstances concernant ma famille et qui m'étaient inconnues. (...) Il me demanda mon âge. Quand je l'eus dit, la comtesse me rendit mon mouvement de surprise à propos de sa fille. (...) Elle me regarda curieusement, et je sentis qu'en ce moment il se fondait bien des glaces entre nous. Elle parut avoir mille questions à me faire et les garda toutes. (1003-1004)

C'est une situation exactement inverse de la situation initiale où Madame Mortsauf parlait avec monsieur de Chessel en négligeant la présence de Félix. C'est la première fois qu'elle manifeste visiblement son intérêt pour ce jeune homme. Selon monsieur de Chessel, Monsieur Mortsauf « n'a jamais si bien reçu qui que ce soit » (1006).

Dès le lendemain, Félix se met à fréquenter les Mortsaufr sans s'interroger sérieusement sur la raison de leur hospitalité et se décide à prolonger son séjour jusqu'à la rentrée des Facultés : « Je fus bientôt de la maison, et j'éprouvai pour la première fois une de ces douceurs infinies qui sont à l'âme tourmentée ce qu'est un bain pour le corps fatigué » (1049). Pour bien comprendre l'enjeu d'une telle hospitalité, il faudra prendre en compte la situation où se trouve le couple Mortsaufr. Victime de l'émigration, le couple aristocratique, isolé du monde, se voit obligé de vivre sur ses terres de Touraine pour y rencontrer des difficultés économiques dans la vie. Madame Mortsaufr doit gérer alors l'entreprise agricole qui est la seule source de revenus de la famille. D'ailleurs elle doit établir les deux enfants et assurer leur vie à venir en leur donnant une situation et en les mariant. A leurs yeux ce jeune homme d'une vieille famille apparaîtra tout naturellement comme promis à la plus haute destinée et dans le même camp politique. Alors le doute se profile sur la nature du rapport que le couple Mortsaufr pense être à la base de l'hospitalité.

L'accueil apparaît comme un processus de double contextualisation qui ne converge pas forcément. Madame Mortsaufr ne souhaite pas seulement en Félix un ami, mais un futur époux pour sa fille Madeleine : « faites fortune, et vous saurez quel est mon espoir. Enfin, dit-elle en paraissant laisser échapper un secret, ne quittez jamais la main de Madeleine que vous tenez en ce moment. » (1042). Cette demande, quoique discrète, laisse entendre ce que représente Félix pour Madame Mortsaufr. D'ailleurs Monsieur Mortsaufr n'a aucune raison de ne pas s'y consentir. Il y aura plutôt une complicité implicite entre Monsieur et Madame Mortsaufr. Derrière une telle hospitalité, il y aura donc une attente de la part du couple Mortsaufr qui serait celle du succès du futur époux de Madeleine. Si le mariage de Madeleine est indissolublement lié à la question vitale de la conservation et l'augmentation de la fortune privée, n'est-il pas un peu simpliste et sentimentale de ne voir dans l'espoir de Madame Mortsaufr que le transfert d'un désir que le destin lui refuse ?

Cette autre histoire n'est donnée que de façon oblique, car l'interprétation de Félix est apparemment confirmée par la lettre posthume de Madame Mortsaufr qui fonctionne alors comme un méta-texte livrant les secrets de l'histoire. A y regarder d'un peu plus près, on s'aperçoit cependant que la dernière lettre de Madame Mortsaufr s'inscrit dans une oscillation délicate entre deux interprétations possibles de l'histoire d'amour. Elle dit explicitement que si elle a mis Madeleine entre eux, c'est pour ne pas succomber à la tentation : « Pour ne pas faillir, j'ai donc mis Madeleine entre vous et moi, et je vous ai destiné l'un à l'autre, en m'élevant ainsi des barrières entre nous deux. Barrières impuissantes ! » (1217). Mais la même lettre laisse entendre également que c'est surtout par la jalousie que l'héroïne prend fortement la conscience de sa propre passion pour Félix : « votre amour si naturel pour cette Anglaise m'a révélé des secrets que j'ignorais moi-même. Je vous aimais plus que je ne croyais vous aimer » (1218). Elle avoue elle-même le caractère rétrospectif de sa prise de conscience de son sentiment. En proie de la jalousie, elle s'éveille à la passion amoureuse, et face à sa

mort proche elle serait alors tentée inconsciemment de projeter son amour sur le passé pour inventer une histoire d'amour cohérente. De ce point de vue la lettre de Madame Mortsauf, perdant sa fonction de référence sûre, se révèle elle-même comme un texte problématique susceptible d'au moins deux interprétations. Il est à noter qu'à la lecture de la dernière lettre Félix a appris avec étonnement que Madame Mortsauf avait le secret espoir d'un mariage qui lui unirait sa fille Madeleine : « Pauvre Henriette qui voulait me donner Clochegourde et sa fille ! » (1220). Cet étonnement semble témoigner une totale méconnaissance de la loi de l'hospitalité, et un aveuglement fatal devant la femme qu'il croit comprendre.

Ainsi, la lecture du *Lys dans la vallée* ne sortira pas indemne de cette confrontation anachronique avec la lecture de *L'Éducation sentimentale* qui la questionne autant qu'elle la questionne.

Kazuhiro MATSUZAWA
Université de Nagoya